

Aspects de la vie et de la pensée de Miguel Servet

MIGUEL SERVET naît en 1511 à Villanueva de Sijena (Huesca) en Aragon. Très jeune, il entre au service du frère J. de Quintana, futur confesseur de Charles Quint. Puis son père l'envoie étudier le droit en France à Toulouse, dans les années 1528-1529. Parcours assez classique pour un homme de bonne naissance dont les grands-parents étaient de « vieux chrétiens » et le père notaire.

Dès 1530, il quitte Toulouse pour se joindre avec Quintana à la suite qui accompagne Charles Quint lors de son couronnement à Bologne. Il y demeure plus d'une année chez Ecolampe à Bâle. On le trouve l'année suivante à Strasbourg puis à Haguenau où il publie *De trinitatis Erroribus*, œuvre qui lui valut des poursuites de l'Inquisition à Medina del Campo le 24 mai 1531.

En 1532, il se rend à Paris, au collège de Calvi où il enseigne plusieurs disciplines au collège des Lombards. Il y rencontre Calvin dès 1534. Dans les années 1535-1536, il est le plus souvent à Lyon où il s'occupe de l'impression de quelques unes de ses œuvres. A la fin de l'année 1536, il revient à Paris. Il s'y inscrit à l'université en 1537. Cependant, son esprit curieux, polyvalent et intrépide, ses recherches et ses publications lui valent un nouveau procès devant le Parlement de Paris, le 18 mars 1538, pour ses théories en matière d'astrologie.

De 1538 à 1546, il se consacre à son métier de médecin tout en travaillant à la rédaction et à la publication d'œuvres dans lesquelles il traite diverses questions de théologie. Il se trouve alors à Charlieu (Loire), à Montpellier où il étudie quelques temps, à Lyon.

1546 est rétrospectivement une date charnière dans sa vie puisqu'elle marque le début de ses échanges épistolaires avec Calvin qui le conduisirent au bûcher quelques années plus tard. En effet, dès 1546 Calvin envoie à Farel une lettre fort menaçante datée du 13 février qui montre son indignation devant les affirmations de Servet en matière de théologie.

« S'il vient à Genève, il ne s'en sortira pas vivant aussi longtemps que j'aurai une once d'autorité »¹.

Tout en poursuivant plus ou moins épisodiquement sa correspondance avec Calvin, Miguel Servet continue à éditer ses œuvres, notamment le *Syruporum*. Il est naturalisé français et devient pour un an « *prior medico* » à Vienne dans le Dauphiné.

1553, année rocambolesque et dramatique, voit sa mort prématurée sur le bûcher. Le 3 janvier, la *Restitutio* est achevée d'imprimer à Vienne. Le 26 février, une lettre de De Trie dénonce Servet depuis Genève. Le 4 avril, l'inquisiteur Guy communique au cardinal de Tournai les preuves reçues contre Servet depuis Genève. En mars-avril, il est emprisonné et soumis à divers interrogatoires. Il s'évade le 7 avril de la prison de Vienne tandis que le 17 avril une sentence de la cour de cette ville le condamne à mort. Il est brûlé en effigie le jour même.

On ne sait pourquoi, il se rend à Genève, résidence de ses plus farouches ennemis. Calvin, le reconnaissant parmi la foule lors d'une assemblée, permet sa mise aux arrêts le 14 août. Son procès se tient à Genève du 14 au 26 août. Les trente-huit chefs d'accusation sont en grande partie rédigés par Calvin qui accuse Servet par l'intermédiaire d'un certain Nicolas de la Fontaine.

On lui reproche principalement de nier la Trinité et son concept particulier de la divinité du Christ. En effet, Servet considère que le Christ ne devint Dieu qu'en s'incarnant, ce qui le mène à établir une relation fort particulière entre le divin et l'humain. On stigmatise également son idée d'une divinité omniprésente. Pour l'Espagnol, Dieu est unique et contient mille essences, de sorte qu'il est une portion de nous et que nous sommes une portion de son esprit. On l'accuse ensuite de nier le péché originel et par conséquent la nécessité de baptiser les nouveaux nés et enfin, de rejeter l'immortalité de l'âme. Une brève analyse de ses principaux écrits théologiques nous permettra de comprendre sur quels fondements s'appuie la partie adverse.

¹ Valtuena, José Antonio, *Proceso y rehabilitación de Miguel Servet*, Ed. Historia Hispana, Madrid, 1995, p. 21.

Condamné, il est brûlé vif à Champel (Genève) le 27 octobre 1553. On ne connaît pas réellement le rôle joué par Calvin dans cette mort atroce. A-t-il tenté d'empêcher l'accomplissement de la sentence du médecin espagnol comme il l'affirma ou bien comme soutient Menéndez Pelayo², fut-il directement responsable de son exécution ?

I. Les écrits théologiques de Servet

A. *Trinitas Erroribus*

Éternel voyageur, médecin, philosophe, Servet est avant tout un homme libre qui se forgea sa propre philosophie sans adhérer vraiment à aucune école de pensée. C'est sans doute ce qui le conduisit à sa perte. Son procès en fait foi. Ni protestant ni réellement catholique, il prend de ci de là des idées qu'il fait siennes, adoptant certains dogmes, en rejetant d'autres, ce qui lui donne une dimension œcuménique, voire libertine au sens premier du mot.

Très originale, sa pensée christocentrique teintée d'émanatisme et de néo platonisme voire de panthéisme, sans négliger les sciences et l'astrologie, ne pouvait satisfaire pleinement aucune « église » constituée d'autant plus qu'elle remettait en cause le bien fondé dans son essence même du pouvoir hiérarchique « des Églises ». Dans le *Trinitatis Erroribus*³ il expose longuement son interprétation de la signification des deux noms « Jésus » et « Christ » en prenant à témoin l'Écriture Sainte qui nommait Jésus, fils de Dieu, ce que Servet comprend, tout en repoussant les thèses adoptionnistes des nestoriens, dans le sens de fils naturel de Dieu. Il ne voit pas de différence entre les deux natures de Jésus dont il défend la divinité tout en affirmant que le Christ est homme selon la chair et Dieu selon l'esprit, car ce qui naît de l'esprit est esprit et l'esprit est Dieu.

Dieu était dans le Christ d'une manière singulière (...). Il n'était pas Dieu par nature mais par grâce (...) car Dieu peut élever un homme au dessus de toute sublimité et le placer à sa droite (...). On lui donne le nom d'Elohim, car le Père lui a concédé le règne et tout pouvoir, et qu'il est notre juge et notre monarque. Le nom de Jéhovah ne convient qu'au seul Père. Les autres

² Menéndez Pelayo, *Historia de los Heterodoxos españoles*, Ed. Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 1946, L.IV, chap.VI, p. 346 à 348.

³ Barón Fernández, José, *Miguel Servet*, Ed. Espasa-Calpe, Madrid, 1989, chap. III, p. 68 à 80.

noms de la divinité peuvent par excellence, s'appliquer au Christ, car Dieu peut donner à un homme la plénitude de sa divinité⁴.

La clef de ce christocentrisme réside dans l'affirmation teintée de néo-platonisme de la présence anté-temporelle du Christ en tant que forme (*morphe*) ou genre de la divinité dans l'esprit de Dieu :

En lui brillait la *morphe* (forme) ou genre de la divinité, et c'est pourquoi il oeuvrait tant de merveilles⁵.

Cette forme devient dans le *Christianismi Restitutio*⁶, idée platonicienne. Servet laisse ainsi l'élément théologique l'emporter sur le métaphysique. Puis il semble transformer sa pensée en une sorte de panthéisme ou plutôt de pan-christianisme en assimilant le Christ à l'âme du Monde.

L'Esprit Saint est conçu, quant à lui, comme une sorte de parcelle d'énergie divine qui serait à l'origine de tous les mouvements « de *l'animo* » chez l'homme.

Tous les mouvements de l'âme, qui touchent à la religion chrétienne, sont appelés sacrés et œuvre du Saint Esprit, ce qui est l'agitation, énergie ou inspiration de la vertu de Dieu⁷.

Servet affirme que le fils est un avec le père en vertu, en divinité et puissance et de par sa nature. Les personnes divines ne sont pas des hypostases mais des formes diverses de la divinité : *facies*, multiformes *Deitatis aspectu*. En cela, il demeure trinitaire même si parfois il soutient que le Père est la seule substance et le seul Dieu dont descendent les autres personnes divines. Il paraît parfois confondre Esprit Saint et esprit humain justifié, d'autres fois l'assimiler à l'idée que Dieu a, à l'esprit, de toutes choses, en tous temps.

Dans les livres II, III et IV du *Christianismi Restitutio*, Servet semble antitrinitaire. Tout en continuant à admettre l'existence d'un Christ préexistant qui serait le prototype ou première figure du monde, il nomme Christ, Dieu, seulement dans un sens mystique et spirituel, son corps n'étant que le tabernacle particulier de la divinité. L'Esprit Saint est le souffle de vie

⁴ Menéndez Pelayo, *ibidem*, chap. 6, p. 321.

⁵ *Idem*, p. 322.

⁶ Barón Fernández, *ibidem*, chap. XI, p. 213 à 253

⁷ Menéndez Pelayo, *ibidem*, p. 322.

qui s'aspire et se respire dans la matière, le souffle énergétique et vivifiant qui anime toute chose de l'intérieur comme de l'extérieur.

C'est ainsi que le vent, le feu, les anges, les nonces ou surtout l'âme humaine sont les diverses manifestations d'un même esprit... Il n'y a pas de différence entre ce qu'on appelle un homme et l'Esprit Saint⁸.

Cette idée est le point de départ de son panthéisme, conséquence logique de tout système antitrinitaire. En effet, s'il affirme qu'il « y a dans notre esprit une énergie efficace et latente, un sens céleste et divin », ce qui coïncide avec le très chrétien « *Signatum est super nos* », il ajoute que « Dieu même est notre esprit » et « qu'on ne peut appeler nulle chose esprit de par sa nature, sinon en tant qu'elle est notion spirituelle »⁹.

Si dans les livres II, III et IV du *Christianismi Restitutio* Miguel Servet adoptait une forme de panthéisme, dans les livres V, VI et VII il proclame une sorte d'émanatisme teinté de matérialisme qui en est peut-être la conséquence logique. Une réflexion autour des noms Jehovah et Elohim lui fait séparer Elohim, qui dans sa personne est homme et de par sa nature Dieu, de Jehovah, Dieu le Père tout puissant. Le Christ est Elohim, fontaine essentielle dont toutes choses au monde ont émané. Le Père est Jehovah qui donne essence ou qui donne son essence à Elohim. C'est par l'économie d'Elohim qu'est parvenue jusqu'à nous la monarchie de Jehovah.

De Dieu fluent les rayons essentiels et les anges rayonnants. De la poitrine du Père sortent les vents, de sa tête les différents éclairs de la divinité, et tout vient de l'essence de Dieu. Rien n'est au monde que Dieu, de par son caractère, ne fasse subsister. Dieu est l'essence de toute chose.

Le *Christianismi Restitutio* du jeune Servet s'attire les foudres des réformés. Bucer, depuis Strasbourg s'écrie que Servet mérite qu'on lui arrache les entrailles. Calvin rédige une réfutation vers 1553 qui ne fut jamais publiée. Bucer en inclut peut-être une à la fin d'une copie du *De Trinitatis Erroribus* décrit par Allwonsrden dans son *Historia Michaelis Serveti*¹⁰.

Les magistrats de la ville de Bâle interdisent la circulation de cette œuvre et s'apprêtent à en poursuivre l'auteur mais Ecolampe s'y oppose.

Dès 1533, Servet publie dans la ville alsacienne de Hagenau, deux dialogues sur la Trinité suivis d'un appendice qui traite en quatre chapitres de la justice du règne du Christ et de la charité (*De justicia regni Christi* et *De*

⁸ Menéndez Pelayo, *ibidem*, p. 324.

⁹ *Idem*, p. 325.

¹⁰ Menéndez Pelayo, *ibidem*, p. 326.

Ana María Martin

charitate). Il y répond aux objections de Bucer aux sept livres du *De Trinitatis Erroribus*.

B. Dialogues sur la Trinité

Dans le premier dialogue (*Dialogorum de Trinitate, libri duo : de justitia Regni Christi Capitula quatuor. Per Michaelem Servetum, alias Reves a Aragonia Hispanum. Anno M.D.XXXII*) Servet affirme la préexistence de tous les fils de Dieu en Dieu. Dans le second qui est une sorte de traité de christologie, il traite de la vie en Christ. C'est ainsi qu'il explique :

Moi (...) je ne pourrais m'appeler fils de Dieu si je n'avais pas une participation naturelle de celui qui est son vrai fils, de la filiation duquel dépend la nôtre, comme les membres dépendent de la tête ... Si j'ai nommé le Verbe ombre du Christ c'est que je n'ai trouvé d'autre mot pour exprimer ce mystère ; mais je n'ai point voulu dire en cela que le Verbe soit une ombre passagère qui ne demeure pas ; au contraire, je pense qu'il est maintenant substance du corps du Christ, celle qui auparavant était substance du Verbe et dans laquelle la lumière de Dieu alluma et préfigura le Verbe¹¹.

Puis Servet expose son interprétation du *fiat lux* de la Genèse. Au tout début Dieu créa Elohim dont participe la création et qui est une manifestation ou développement de l'essence divine. « Ainsi Dieu dit : *Fiat*. Et il créa par son Verbe : voici ce en quoi consiste le *logos*, l'Elohim, le Christ ».

Lorsque Dieu parle, en lui a lieu une modification qui n'était pas auparavant et qui se manifeste. Lorsqu'il dit : « Que la lumière soit ! » lui-même surgit (se met en lumière, s'illumine) d'entre les ténèbres ignorées des éons et devient perceptible. C'est ce que Jean nomme *Logos* et Moïse *Elohim* et cela était le Christ en Dieu et Dieu était cette parole et Dieu était cette lumière ; cette lumière qui, préfigurée par les Anges, demeura occulte jusqu'à ce qu'elle apparut et resplendit sur la face divine. Aussi, si Dieu s'est manifesté et révélé dans la chair, il est nécessaire qu'en voyant cette chair nous voyions Dieu. Avant la création, Dieu n'était pas la lumière mais la « *luce* ». Après la création, Dieu luit au milieu des ténèbres, au milieu de la caliginosité du monde, mais les hommes ne peuvent supporter sa splendeur ni

¹¹ *Idem*, p. 328.

la contempler face à face avant que ne soit suscité notre prophète le Christ : « *Lux vera illuminans omnem hominem venientem in hunc mundum* »¹².

Dans son interprétation de la Genèse, l'homme est considéré de caractère divin de par son essence et participation au Christ. C'est pourquoi, il se situe au sommet de la création. Commentant le texte *Spiritu Dei ferebatur super aquas*, il écrit que :

Dieu, par son Verbe, créa le monde, lui communiqua son esprit et nous le communiqua intérieurement. Autrefois, Dieu n'était guère véritablement vénéré, il ne l'était qu'en effigie, dans des temples de bois et des tabernacles de marbre. Maintenant le Christ même est le temple de Dieu, que nous contemplons avec un regard interne et que nous devons vénérer d'une adoration spirituelle. Or c'est dans l'homme que réside la plénitude de toute divinité qui, dans le corps du Christ, concilie, récapitule et résoud tout.

Dans cette affirmation Servet semble rejeter l'union apostatique du Verbe.

C. De l'Incarnation

Du second dialogue qui traite de l'incarnation se dégage une impression de confusion car Servet paraît parfois affirmer que la chair du Christ est tirée ou extraite de la substance divine, tandis qu'à d'autres moments il avance qu'il n'y avait d'autre substance divine que le Verbe qui est essence et cause de tous les êtres. Dans ce même traité, il rejette le terme de nature jugé offensant pour la majesté divine pour affirmer qu'« une seule chose, une hypostase, une substance, un plasma, une semence céleste plantée dans la terre » par don du Christ devient « non une créature, mais une participation de toutes les créatures ». Ces propos permirent à Menéndez Pelayo d'affirmer avec raison qu'il y a chez Miguel Servet une espèce d'émanatisme, de panchristianisme et de panthéisme dont le mouvement ne va pas du dedans au dehors, comme dans les mouvements allemands du XX^e siècle, mais qui consiste en un exo-panthéisme.

D. Servet contre les protestants

Dans les chapitres *De la justification*, *Du Royaume du Christ*, *De la comparaison entre la Foi et l'Évangile*, *De la Charité*, Miguel Servet réunit et commente les *loci* de saint Paul, plus particulièrement *l'épître aux Romains* de

¹² *Idem*, p. 329.

laquelle Mélanchton et les réformés s'inspiraient pour développer leur doctrine de la foi sans les œuvres. Servet nie les conséquences morales de la justification des luthériens et défend le libre arbitre en abondant pour l'efficacité des œuvres :

La foi est la porte ; la charité, la perfection. Il ne faut ni la foi sans la charité, ni la charité sans la foi.

Servet s'accorde avec les réformés pour condamner les décrets du Pape, les cérémonies et les vœux monastiques, mais regrette le manque de liberté chez les protestants, ce qui l'aurait fait s'exclamer selon Menéndez Pelayo : « *Perdat Dominus Ecclesiae tyrannos* »¹³. Poussant jusqu'à l'extrême la logique de la pensée protestante, il fait remarquer que l'Écriture Sainte étant la seule base fiable du Christianisme, toute autre autorité est nulle et non avenue. D'autre part, les doctrines de l'homme justifié et de la négation du libre arbitre font de l'être humain un automate dénué de toute volonté, réduit à n'être plus qu'un jouet entre les mains d'un Dieu tout puissant. L'humaniste qu'était Servet ne pouvait accepter une telle conception de l'homme.

Vous avez un Évangile sans véritable foi, ni bonnes œuvres (...), lesquelles ne sont pour vous que vaines figures ? Votre foi désenchantée dans le Christ n'est que fumée (*menus fumes*) sans valeur ni efficacité ; vous avez fait de l'homme un tronc inerte, et avez annulé Dieu avec la chimère du serf-arbitre. Vous réduisez les hommes au désespoir et leur fermez la porte du royaume des cieux (...). La justification que vous prêchez est une fascination, une folie satanique (...). Vous ne savez ce que sont ni la foi, ni les bonnes œuvres, ni la régénération (...). Tu parles d'actes libres, comme si dans ton système il pouvait y en avoir, comme s'il était possible de choisir librement, alors que seul Dieu agit en nous. Certes, Dieu est à l'œuvre en nous, mais de manière qu'il n'aliène pas notre liberté. Il est à l'œuvre en nous pour que nous puissions penser, aimer, choisir, nous déterminer et agir (...). En quoi consiste cette absurdité que tu nommes libre nécessité ?¹⁴.

C'est une des lettres adressées à Calvin, écrite sous le pseudonyme de Carlos Despeville, qu'il fit parvenir par l'intermédiaire d'une connaissance

¹³ « Au Diable tous les tyrans de l'Église », *Idem*, p. 331.

¹⁴ *Idem*, citant Servet, p.347.

commune, Frelon, à un éditeur de Lyon durant les années 1546-1547, qui déclencha la colère du réformateur et perdit Servet.

Après avoir publié ces livres, Servet ne pouvait demeurer en Allemagne ou en Suisse, trop gagnées au protestantisme. En outre, il était fort pauvre et devait gagner sa vie. C'est pourquoi il se rendit en France où il était inconnu, renonça à ses écrits théologiques, prit le pseudonyme de Michel de Villeneuve du nom du village aragonais dont était originaire sa mère, et durant quelques vingt et un ans s'adonna à l'étude de la médecine, de l'astrologie et de diverses autres disciplines.

II. Servet géographe

Servet abandonne Paris en 1532 pour rejoindre Lyon, peut-être afin d'échapper à l'Inquisition de Saragosse, au décret d'arrestation publié à Toulouse et aux possibles conséquences de la publication du *De Trinitatis*.

Lyon était alors un important centre intellectuel où Servet entre en contact avec des humanistes et des imprimeurs, notamment Symphorien Champier et les frères Melchor et Gaspar Trechsel qui, profitant de la culture et des talents d'helléniste et de latiniste de Servet, le chargent de mener à bien la nouvelle édition corrigée, améliorée et annotée de la *Géographie* de Ptolémée.

Cette édition constitua un apport fondamental aux connaissances géographiques du XVI^e. La *Géographie* de Ptolémée qui ne fut pas traduite en latin avant le XVI^e siècle favorisa les grandes découvertes maritimes de l'époque. La version de Servet éditée vers 1541, comprend des cartes, des notices et des descriptions des régions qui figurent au verso de chaque carte. On y décrit également les us et coutumes des peuples mentionnés, tout en y ajoutant une cinquantaine de cartes « anciennes » ou « modernes » auxquelles il accorde une grande importance. Il rectifie par ailleurs bon nombre d'erreurs, corrige les numérotations erronées des longitudes et latitudes, met en relation les noms anciens et poétiques des villes avec leurs dénominations modernes en les adaptant à la langue de son temps. Il ne mentionne pas le nom des villes détruites mais mentionne celui des villes construites à leur place en Français, Italien, Allemand et Castillan dans les pages de l'œuvre de Ptolémée qu'il voulait respecter tout en la rectifiant. Cette œuvre révèle le profond humaniste que fut Servet. C'est pourquoi José Barón Fernández affirme :

la *Géographie* de Ptolémée présentée par Servet est un prototype de la mentalité de la Renaissance. D'une part, il tourne son regard vers la science des Anciens, en l'exhumant, de l'autre, il la rajeunit en la mettant à jour (...)

et il complète son caractère humaniste par son adhésion à l'autre versant : celui qui attribuait à l'homme la primatie en lui consacrant l'attention spéciale que l'époque lui concéda. Cartes, méridiens, parallèles, distances, tout intéressait l'humaniste mais surtout, l'homme et ses coutumes, sciences, aptitudes, tempérament, etc... occupaient un lieu cardinal, suscitant l'intérêt des lecteurs pour un texte presque exclusivement consacré à cet aspect des choses¹⁵.

Il convient également de souligner son importante contribution à la connaissance du Nouveau Monde grâce à son actualisation des descriptions qu'en avaient fait les livres de Pedro Martir de Anglería, Simón Oríneo, Sebastien Munster, etc... Ainsi, il fut l'un des premiers à signaler l'erreur qu'il y avait à nommer « Amérique » le nouveau continent, en soulignant qu'Amerigo Vespucci accompagné de Portugais et à des fins commerciales y était parvenu bien après Colomb.

III. Servet Médecin

C'est à Lyon que Miguel Servet parfait sa connaissance de la médecine en devenant ami avec un médecin Lyonnais du nom de Symphorien Champier, botaniste, astrologue, disciple de Gallien, auteur et éditeur de maintes œuvres. Il devient son disciple, corrige ses épreuves et l'aide pour la publication du *Pentapharmacum Gallicum* de 1534, du *Hortus Gallicus* et de la *Cribatio Medicamentorum* (ou *Medulla Philosophiae*). Champier l'initie à la médecine et lui enseigne sa théorie des trois esprits : vital, animal et naturel. Lorsque celui-ci fut attaqué, Servet prit sa défense dans une *In Leonardum Fuchsium Apologia defensio pro Symphoriano Campegio*, éditée à Lyon, en 1536. Le texte est constitué d'un prologue et de trois épigraphes : la première intitulée « De la foi et des œuvres », la deuxième consacrée à la *escamonea* (produit pharmaceutique tombé en désuétude utilisé dans les maladies de l'intestin grêle) et la troisième où il étudie le mal français (la syphilis).¹⁶

Il se consacre à l'étude des différents sirops dans un livre intitulé *Syruporum universa ratio* (Raison universelle des sirops) qui paraît à Paris en 1537. Contrairement à ce que son titre laisse supposer, cet ouvrage ne s'intéresse pas aux seuls sirops mais traite de la digestion en s'appuyant sur des connaissances livresques. C'est sans doute l'unique livre de médecine que Servet rédigea car son bagage consistait bien davantage dans une solide

¹⁵ Barón, *ibidem*, p. 114.

¹⁶ *Idem*, p.125.

connaissance humaniste que dans un profond savoir de médecin puisqu'il n'en était dans cette matière qu'à ses balbutiements. Cependant, il était féru de Gallien et d'Hippocrate et venait de s'inscrire à la Faculté de Paris, le 25 mars 1537, selon Tollin¹⁷.

En matière de médecine, son titre de gloire le plus prestigieux consiste en la description de la petite circulation sanguine en se basant cette fois-ci sur l'observation directe et l'expérimentation.

En effet, en 1546, il décrit la petite circulation du sang, après que le médecin arabe Ibn an-Nafis l'ait décrite pour la première fois dans ses *Commentaires sur l'anatomie du « Canon » d'Avicenne* trois siècles auparavant. Mais on ne sait si Servet avait connaissance de cette œuvre ne serait-ce que par ouï-dire. Quelques années plus tard, en 1553, il fait dans la *Christianismi Restitutio*, soixante-quinze ans avant Harvey, la première description imprimée de la petite circulation sanguine (circulation sanguine pulmonaire), ce qui suppose qu'il était grandement expérimenté dans la pratique de la dissection comme le confirma Jean Guenther de Andernach, titulaire de la chaire d'anatomie à la faculté de Paris. Ce dernier, dans la préface d'une de ses œuvres, *Institutiones anatomicae*, (Bâle, 1539) affirme que cette nouvelle impression de son traité a été amplifiée et perfectionnée grâce aux apports rendus possibles par les nombreuses dissections auxquelles a procédé, entre autres, Michael Villanovanus.

IV. Servet astrologue

À Lyon Miguel Servet s'initie à l'astrologie, encouragé par Champier, expert en ce domaine, et par González de Tolède, célèbre médecin astrologue. Et c'est durant son séjour à Paris qu'il approfondit ses connaissances en la matière, ce qui lui valut un procès retentissant qui allait influencer à ses dépens le reste de sa vie.

Ayant intégré le collège des Lombards en 1537, il y donne un cours de mathématiques, qui à l'époque comprend à l'astrologie, l'astronomie et la géographie. L'ampleur de ses connaissances et sa toute récente publication de la *Géographie* de Ptolémée attirent bon nombre d'étudiants. On sait que durant ce cours, il pronostiqua la venue de guerres et d'épidémies. Il croit en l'influence des astres sur l'homme et lit publiquement le *Divinationibus* de l'Arabe Alchabitius et le *De Divinatione* de Cicéron. Il est à même de prévoir une éclipse lunaire de Mars le 13 février 1538 qui fut visible depuis Paris. Cependant, l'astrologie judiciaire étant passible du bûcher, les autorités de la

¹⁷ Tollin, Henri, « *Miguel Servet* », Revue théologique scientifique, Higenfeld, 1878.

faculté interviennent afin qu'il cesse son cours. Le chirurgien Jean Tagault, doyen pour lors de la faculté de médecine, lui intenta un procès après qu'il eût été dénoncé. Ceci principalement à cause des funestes prédictions qui accompagnaient l'annonce de l'éclipse du 13 février, alors que Mars se trouverait ce jour là à proximité d'une étoile nommée Cœur de Lion (*Regulus*).

C'est pourquoi j'ai prédit que l'année prochaine les cœurs des lions seront plus excitables, c'est-à-dire, que les esprits des princes seront plus enclins aux entreprises guerrières, que de nombreux pays seront dévastés par le feu et par le fer, que l'Église souffrira, que quelques princes mourront et que les pestes s'étendront¹⁸.

Indigné, Servet rédige une *Apologie*, en seize pages intitulée *Michaelis Villanovani in quendam medicum Apologetica disceptatio pro astrologia* imprimée à Paris, dans laquelle il attaque certains docteurs et le collège de médecine de Paris.

Le procès a lieu le 18 mars 1538, devant le Parlement de Paris qui avait alors des fonctions judiciaires. À l'issue de celui-ci, on lui ordonne de cesser d'enseigner l'astrologie judiciaire à Paris et d'attaquer les médecins parisiens oralement ou par écrit sous peine d'amende ou d'emprisonnement. En outre, l'impression de l'*Apologie* est interdite.

Loin d'obéir, Servet active le déroulement de celle-ci et distribue gratuitement les premiers exemplaires afin d'en hâter la diffusion.

Si les autorités universitaires et le Parlement de Paris le condamnèrent, ce n'était pas parce qu'il étudiait et enseignait l'astrologie, étude qui était encouragée lorsqu'il s'agissait de mieux connaître les événements météorologiques ou tout autre phénomène naturel, mais parce qu'en s'occupant d'astrologie divinatoire il empiétait en quelque sorte sur le terrain du divin. En effet, seul Dieu, omniscient, peut prétendre connaître le futur des choses. Un homme qui se réclamerait de ce savoir commettrait un sacrilège gravissime, digne d'être puni par le feu car il se prend (au moins en partie) pour Dieu.

À la suite de ce procès dont la sentence fut assez clémente, selon les critères de l'époque, le médecin astrologue choisit de quitter Paris pour gagner la petite ville de Charlieu, dans la Loire, près de Lyon.

¹⁸ Geradini, G, *Opera*, vol.I, pag. 2060, Milan, 1906.

Conclusion

Miguel Servet séduit moins par la profondeur de sa pensée religieuse, parfois confuse, bien que les arguments opposés aux protestants soient extrêmement pertinents, moins par ses travaux et réalisations en tant qu'astrologue, géographe ou médecin, que par sa lutte inflexible et constante pour la liberté qui lui attira maints procès puis une mort atroce sur le bûcher. C'est un esprit libre, que l'on ne peut rattacher à aucune école de pensée mais qui incarne, avec superbe, l'idéal de la Renaissance par son amour des belles lettres, sa curiosité multidisciplinaire sans bornes et son humanisme qui le conduisait à voir dans l'Homme une manifestation divine.

Ana Maria MARTIN
Docteur de l'Université de Paris X - Nanterre

Bibliographie

Œuvres de Servet

- *De Trinitatis Erroribus*, Haguenau, 1531
- *Dialogorum de Trinitate libri duo*, Haguenau, 1532
- Publication de la *Géographie de Ptolémée*, Lyon, 1535
- *Apologia pro Sinforiano Champier*, Lyon, 1536
- *Syruporum Universia Ratio*, Paris, 1537, qui connaîtra 6 éditions jusqu'en 1548.
- *Apologetica disceptatio pro Astrologia*, Paris, 1538
- Signature d'un contrat pour faire une édition de la Bible, 1540
- *Declarationis Jesu Christi*, Montpellier, 1540
- Seconde édition de la *Géographie de Ptolémée*, Vienne en Dauphiné, 1541
- Deux *Bibles Latines*, Lyon, 1542
- *Bible* de Pagnini, 1542, où il mentionne son nouveau nom, Michael Villanovanus
- *Biblia Sacra cum Glossis*, en 7 volumes, Lyon, 1545
- *Restitutio*, Vienne en Dauphiné, 1553.

Œuvres sur Servet

- BARÓN Fernández, José, *Miguel SERVET*, Ed. Espasa-Calpe, Madrid, 1989.
- BATAILLON, Marcel, *Erasmus y España*, Ed. Fondo de Cultura Económica, Madrid, 1950.
- GERARDINI, Gerardo, *Opera*, Vol.I, pag. 2060, Milan, 1906.
- MENÉNDEZ Pelayo, *Historia de los Heterodoxos españoles*, Ed. Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 1946, L.IV, chap. VI.
- TOLLIN, Henri, « Miguel Servet », *Revue théologique scientifique*, Higenfeld, 1878.
- VALTUENA, José Antonio, *Proceso y rehabilitación de Miguel Servet*, Ed. Historia Hispana, Madrid, 1995.